

# La Belle Aux Gants Noirs

FEUILLETON DE L'ABEILLE

— Eh! monsieur, répondit bravement la jeune fille, j'ai eu moi-même trop de malheur dans ma vie pour redouter celui des autres: quand à votre maladresse, j'ignore ce que vous voulez dire, mais je suis d'avance convaincue que vous exagérez! D'ailleurs, nous verrons bien!

— N'ai-je pas été stupide hier soir en refusant de vous accompagner? Votre exécution de l'Africaine m'avait bouleversé! Jamais je n'aurais entendu chanter ainsi! J'ai eu peur de vous trahir... en vous écoutant!

— Où est le mal, monsieur? interrompit en riant tante Rose. Moi, je crois que vous avez voulu me fournir une occasion de me produire: je n'ai pas, comme vous, le temps d'attendre la gloire!

— N'en parlons plus, dit Rosen, et feuilletons vos œuvres.

Marc s'inclina de nouveau, ouvrit le piano et laissa ses doigts sur le clavier, à l'aventure.

La jeune fille s'était placée non loin de lui, tout près de la fenêtre, dans un fauteuil ancien de siège haut; elle se tenait droite, ses deux mains, toujours gantées de noir, enfoncées jusqu'au poignet dans les poches de sa courte jaquette de drap. Elle écoutait en regardant au loin l'horizon que le soleil embrasait, tandis que madame de Røder et tante Rose s'étaient assises au fond de la pièce, près de la cheminée cachée par un écran de papier peint.

— Pardon, murmura Marc hésitant, mais c'est que moi, je n'ai pas de voix... je ne sais pas chanter!

— Eh bien! ne chantez pas, fis distraitement Rosen. Dites!

Alors le jeune homme, après un court prélude, se mit à "dire" une de ses mélodies.

Certes, il n'avait pas de voix, mais à force d'art, il arrivait à traduire ses inspirations de la façon la plus saisissante et la plus originale. Rosen, très attentive, écoutait; bientôt elle fut sous le charme. Elle était venue par bienveillance et bonté pure, non sans ennui, non sans crainte vague, même. Peu à peu ces sentiments disparurent pour faire place à des impressions qu'elle ne soupçonnait pas.

Avec sa sensibilité profonde, sa nature nerveuse, sa longue expérience de la souffrance, elle était particulièrement prédisposée à goûter les inspirations mélancoliques. Or, les œuvres de Marc de Røder étaient toutes imprégnées d'une tristesse telle qu'on les eût dites écrites avec des larmes. Il avait pris dans l'œuvre des grands romantiques et des poètes contemporains les inspirations les plus désolées de leur génie inquiet, et il en avait encore augmenté la tristesse. Se sentant bientôt écouté, compris, admiré, par cet instinct infailible de l'âme qui devine sans avoir besoin du secours de la parole ou de l'expression du visage, il se départit de sa raide contrainte. Le feu intérieur qui brûlait en son cœur perça l'enveloppe où sa volonté le tenait enfermé. Il se laissa voir tel qu'il était en réalité, c'est-à-dire aussi passionné qu'habile à traduire les élans de sa pensée par toutes les ressources d'un art exquis et consommé. Rosen ne pouvait croire que cet être beau, expansif et fort, que cet artiste superbe et inspiré fut l'accompagnateur morose, timide, insignifiant et froid qu'elle avait l'habitude de rencontrer au cours, sans même songer à regarder son visage ou à s'enquérir de ses mérites.

Elle l'écoutait avec ravissement, laissant son cœur vierge librement et sans défense à cette source inconnue de passion brûlante et de douleur héroïque. Sur les lèvres frémissantes du jeune homme, les mélodies succédaient aux mélodies, chantant l'amour, chantant la douleur, superbes de grandeur et d'inspiration. Rien de banal n'en déparait le fond ni la forme. Aucune vulgarité ne souillait l'idée mélodique ni les complications savantes de l'accompagnement. Rien de déclaratoire non plus, ni d'outré. C'était l'expression naturelle d'une pensée puissante et ardente, réalisée par une musique merveilleusement habile et d'une prodigieuse richesse d'invention.

La nuit tombait, noyant dans son ombre grandissante les pauvres murailles nues, les meubles usés de cette maison de misère, les lointains sordides de la banlieue; et dans cette obscurité que doucement perçait les étoiles, les conceptions de l'artiste montaient et s'épanouissaient comme ces fleurs de tropiques qui, dans les

crépuscules, agitent leurs pétales phosphorescents et semblent, sur le fond sombre de la prairie sans limites, pleurer lentement des pleurs de feu.

La jeune fille écoutait, jouissait, extasiée; jamais elle n'avait imaginé ni rêvé rien qui rassemblât à l'émotion qui l'étreignait doucement et qui pesait sur tout son être d'un poids à la fois très lourd et très doux. Certes, elle eût été incapable d'analyser ses sensations, de les préciser, de les dépeindre. Mais jamais son sang n'avait battu si fort dans ses artères, jamais la brise du soir n'avait caressé plus doucement ses tempes brûlantes, jamais elle n'avait compris la douceur de vivre; jamais la musique n'avait si violemment agi sur ses nerfs. Dans une sorte d'extase vague, contre laquelle sa volonté distraite n'essayait pas de réagir, elle se sentait emportée tout entière vers un but inconnu, très loin de ses habitudes et de toutes les lois qui jusqu'alors avaient gouverné sa vie. Mais soudain quelques paroles dites par madame de Røder brisèrent le charme et la rappellèrent au sentiment de la réalité. Comme une somnambule trop brusquement réveillée, d'un regard rapide elle aperçut l'habit au-dessus duquel elle planait. Elle eut peur... se leva, toute droite, et dit d'une voix impérieuse: "C'est assez!"

Marc s'arrêta, confus et surpris; il s'excusa d'avoir abusé de sa patience et prolongé la séance outre mesure.

Alors la jeune fille sembla prise d'un extraordinaire besoin de s'agiter, de discuter, de se mouvoir.

Elle loua tour à tour les mélodies entendues, puis les critiqua, leur reprochant d'être monotones.

L'auteur se mit à les défendre ardemment:

— Elles sont monotones comme la nature et comme la vie, disait-il, où les sanglots se succèdent toujours les mêmes.

— Il n'y a pas que de la pluie, dans la nature, monsieur, il y a les fleurs, il y a le soleil, il y a Dieu!

— Je ne l'ai jamais vu, mademoiselle.

— C'est que votre conscience n'a pas osé le regarder en face, monsieur.

Madame de Røder, au comble de l'étonnement, se hâta d'allumer des bougies, et tante Rose, qui ne comprenait rien à cette querelle soudaine, naissant après une si évidente et si complète communion de sentiments, s'efforçait de prodiguer au compositeur des éloges et des compliments qui ne le touchaient guère, dans la conviction où il tombait brusquement que Rosen ne l'avait ni goûté, ni compris.

— Enfin, dit elle, il faut finir! Je verrai, en les étudiant, si je puis interpréter quelques-unes de vos œuvres... Je ne promets rien... sinon que j'essayerai.

Marc ne répondit pas. Tante Rose, d'une main fébrile, feuilletait la collection des manuscrits, choisissant un peu au hasard, et parlant sans trop savoir ce qu'elle disait, pour faire diversion. Voyant ses efforts et son embarras, Marc riait d'un mauvais rire: il finit par lui demander si c'était elle qui se condamnerait à chanter tout ce qu'elle mettait à part. La situation n'était plus supportable. Les demoiselles de Kerlo prirent congé, tante Rose promettant de revenir dès que Rosen serait prêt, madame de Røder remerciait avec embarras et Marc ayant tout simplement disparu.

Quand elles furent dans la rue, Rosen respira fortement, comme si elle était débarrassée d'une obsession poignante; elle glissa son bras sur le bras de sa tante: "Veux-tu marcher un peu?" dit elle; je ne me sens pas bien, l'air me remettra sans doute!

— Qu'as-tu? demanda Tante Rose. Je ne t'ai jamais vue ainsi?

— Je ne sais pas, je suis fatiguée, nerveuse; ce monsieur m'a positivement assommée. Je n'y tenais plus.

— Mais, repartit doucement la vieille fille, tu semblais toi-même sous le charme. Sa musique est pleine de mérites qui n'ont pu t'échapper.

— C'est possible, mais il m'est antipathique, lui! C'est un décaqué, un sceptique, un triste de parti pris; sa mélancolie n'est qu'une comédie... à moins qu'elle ne soit une lâcheté.

— Je ne comprends rien à cet accès de méchanceté... Prends garde, Rosen!

— A quoi faut-il prendre garde, tante Rose?

— A ton humeur d'abord, à tes paroles ensuite. En frappant ce jeune homme que tu condamnes sans le connaître, songes-tu que par contre coup tu soufflettes ton père dans la tombe où il s'est endormi? Car lui aussi, ma pauvre petite, lui aussi n'était qu'un rêveur, qu'un triste, qu'un décaqué! Parmi les favoris que lui avait départies la Providence, il avait reçu le don terrible de la poésie. Il voyait la vie à travers un prisme. Il n'avait qu'un souci son art, et qu'un but, la gloire; il s'est abîmé dans son rêve... dans un gouffre. Nulle main de femme n'a su l'aider à sortir de l'ombre où se con-

# ILS SONT HEUREUX, M. ET MME. COOK



M. et Mme. Gilbert Morris Cook, de Crystal Springs, Miss., ont célébré dernièrement le 50ème anniversaire de leur mariage. Nous les voyons ici entourés de leur fils, de leur filles, leurs petits enfants et des "tout" petits enfants. C'est magnifique, une telle vie. Ils se sentent plus heureux que jamais.

sumait son ambition, où se glaçait sa jeunesse. Sa raison n'a pas su résister au choc de la misère, et la mort est venue. Dieu sait avec quel cortège de malheurs. Voilà pourquoi j'ai pitié, moi, de Marc de Røder, et voilà pourquoi tu feras bien, ma chérie, de redevenir toi-même, et de le consoler, de l'aider si tu le peux, de faire en un mot pour lui ce qu'on n'a pas fait pour ton père, afin qu'il ne meure pas comme Pierre est mort et que sa mère ne subisse pas le martyre dont j'ai souffert!

Les yeux de Rosen s'étaient emplies de larmes.

— Je tâcherai, fit-elle doucement. Mais c'est que, vois-tu, je ne suis pas bonne comme toi! Comment fais-tu pour être toujours égale à toi-même, toujours parfaite?

— Ma pauvre enfant, dit en riant l'excellente fille, regarde-moi donc! Si je n'étais pas bonne, que serais-je, grand Dieu! Laissez oblige!

Et toutes deux, ayant rejoint l'omnibus, redescendirent vers leur tranquille quartier en s'abandonnant à leurs souvenirs et à leurs pensées assombries.

III  
Pendant les jours qui suivirent, Rosen de Kerlo revit Marc de Røder à tous les cours de la Falterni, mais elle ne lui adressa pas la parole. De son côté, l'accompagnateur ne fit aucune allusion à l'entrevue de la semaine précédente. Il n'interrogeait pas, ne demandait rien, demeurant dans son attitude farouche et résignée.

Un jour, enfin, mademoiselle Rose, s'approchant de lui à la dérobée, murmura: "Tout va bien, monsieur Marc, ayez bon espoir!" — "Je ne sais pas espérer, mademoiselle, répondit-il brusquement, mais je suis attendri!"

Lorsque la leçon fut terminée, Rosen à son tour vint à lui et lui dit: — Je suis prête, monsieur; nous essaierons quand vous voudrez.

— Je me tiens à vos ordres, mademoiselle!

— Ce soir, si cela vous convient, vers sept heures?

— Ce soir, soit!

Sur un froid salut, les jeunes gens se quittèrent, mais le soir Rosen et sa tante se présentaient de nouveau chez Mme Røder.

Après un échange de politesse banales, la jeune fille ayant déclaré que la longueur du voyage nécessiterait pour regagner la rue Vavin la force à se retirer de bonne heure, Marc se mit au piano.

— Avez-vous apporté la musique que vous avez pris la peine de voir? demanda-t-il.

— Oui, répondit Rosen, mais je n'en ai pas besoin: je le sais par cœur.

Et tandis que tante Rose déployait sur le piano les manuscrits rapportés, Marc, la tête basse, l'air plus sombre encore qu'à l'ordinaire, répétait: "Je suis à vos ordres!" et jouait machinalement un prélude. Rosen était debout derrière lui, dans sa pose ordinaire de sphinx mystérieux et défiant, le regard fixe, les mains gantées enfoncées dans ses poches. Elle chanta.

Tout d'abord, soit hésitation, soit réserve, elle se contenta. Mais bientôt, emportée par la force des œuvres qu'elle interprétait, secouée par l'émotion que recréaient ces mélodies douloureuses, elle se donna libre carrière et mit dans son chant tant de passion, une telle intensité de sentiment et une telle perfection d'art, que madame de Røder et tante Rose elle-même ne purent s'empêcher de crier "bravo!" et que l'auteur, tournant vers elle ses beaux yeux pleins d'admiration et de reconnaissance, murmura: "Non seulement vous réalisez, mais vous dépassez mon rêve. En vérité, vous êtes sublime!" Puis il se leva brusquement, marcha vers la fenêtre ouverte devant laquelle il demeura quelques instants, respirant fortement. Il revint enfin vers la jeune fille en balbutiant: "Excusez-moi si je ne sais pas vous parler comme il faudrait, et comme je voudrais! Je craint toujours que

les mots qui me viennent sur les lèvres ne vous blessent et ne vous offensent! Je vous remercie de toutes mes forces. C'est tout ce que mon cœur trouve à dire, c'est tout ce que ma bouche ose articuler!"

Alors, troublée et touchée, Rosen, très doucement, se mit à lui parler comme elle ne l'avait pas encore fait: elle s'était assise près de lui, le consultant sur l'interprétation de certains passages, sur les sens qu'il conviendrait de marquer en certaines phrases; il lui répondait, expliquant et commentant sa musique. Sa parole avait perdu son ordinaire ardeur; sa voix devenait presque caressante, puis s'enflait soudain en des élans de convictions énergiques.

Il était éloquent sans effort, charmant sans affecterie; l'animation de son discours donnait à son beau visage douloureux le chaud reflet de vie qui lui manquait d'ordinaire. Rosen, à l'écouter, retombait sous le charme qui l'avait envahie le premier soir. Une ivresse vague s'empara de sa pensée; le sens des phrases dites, elle le percevait, mais les mots eux-mêmes la hergaient doucement et caressaient son oreille.

De toute la personne de Marc de Røder, de son regard, de sa pâleur, de son génie, montaient comme des effluves qui pénétraient sa chair et mettaient en son âme une plénitude de joie jusqu'alors inépuisée.

Il lui demanda de chanter encore: elle y consentit. Mais cette fois, elle se livra toute: sa voix prit une ampleur, une sonorité, une puissance de vibration extraordinaires. Son émotion trouvait pour se traduire les ressources décapées d'un art incomparable. L'effet produit était prodigieux.

Madame de Røder, sous le coup de l'enthousiasme et sentant la joie qu'éprouvait son fils, s'élança vers la jeune fille et l'embrassa en pleurant. Marc, transfiguré, les yeux pleins de larmes, la bouche éclairée d'un sourire, s'écria d'une voix vibrante: — Combien vous aviez raison de me blâmer lorsque je désespérais de la vie! Un soir comme celui-ci, des émotions comme celles que vous me faites éprouver, rachètent toutes les souffrances subies et font amnistier la destinée. Quel qu'il arrive, je vous aurai dû, au cours de ma triste existence, une sensation, une joie que je n'oublierai jamais.

Droite et pâle plus encore que de coutume, Rosen de Kerlo s'était recueillie. Mais sans égard pour sa susceptibilité, Marc s'avança vers elle et, lui saisissant les bras, faute de pouvoir lui prendre les mains, qu'elle tenait toujours cachées, il dit d'une voix vibrante et impérieuse: — N'avez donc pas peur! et sachez entendre sans colère une parole sincère de gratitude et d'admiration.

On dirait, à vous voir, que vous êtes perpétuellement en défense! Pourquoi? Ne savez-vous pas que sur les hauteurs où l'art nous emporte et nous permet d'habiter, il n'y a plus ni conventions stupides, ni formules banales, ni susceptibilités possibles, parce qu'il n'y a pas de péril? Je ne suis pas un jeune homme parlant à une jeune fille, mais bien un musicien s'entretenant librement avec un artiste. La même idée, la même conception ont fait vibrer à l'unisson nos deux âmes et les ont unies... à jamais peut-être... et tout au moins pour un instant inoubliable. Pourquoi rabaisser cette faveur surhumaine au point d'en rougir comme d'une rencontre vulgaire? L'art, en même temps qu'il nous rapproche, vous défend et me protège. Il vous défend contre toute pensée injurieuse, l'écarte de moi tout désir avilissant et bas. Dès lors, comment pourrai-je être obligé de vous parler comme à une petite fille ou à une prude?

— Prude je suis, cria Rosen en se dégageant par un mouvement brusque, et prude je m'honore d'être. Je suis fâchée si mes susceptibilités vous choquent, mais c'est à prendre ou à laisser. J'ai horreur des étreintes, et je n'aime guère mieux les déclarations!

— Quoi! si je vous tendais la main

en vous criant: "Je vous remercie et je vous admire!" vous me repousseriez?

— Absolument!

Le jeune homme, alors, courba la tête en murmurant d'un ton d'amère déception: — Je vous demande pardon, mademoiselle! je me suis trompé!

Rosen rougit et, ce soir-là, elle ne chanta pas davantage. Au bout de quelques minutes de conversation languissante et banale, les demoiselles de Kerlo se retirèrent. Descendues sur le boulevard, elles marchaient lentement, en silence. — Par un inexplicable pressentiment ou par une divination de sa tendresse, tante Rose ne fit à sa nièce aucun reproche, aucune question. Elle ne chercha pas à savoir les causes du contraste qui se manifestait entre les sentiments évidents de l'artiste et l'attitude de la jeune fille. Même elle aurait eu peur d'une confidence; elle n'eût pas osé provoquer une explication. Quant à Rosen, non seulement elle n'éprouvait aucun besoin de parler, mais encore elle avait peine à démêler les raisons de sa conduite et ses propres sensations.

Elle ne comprenait rien aux mouvements désordonnés de son cœur, au trouble mystérieux de tout son être, au pouvoir inconnu qui la tirait hors d'elle, et brutalement la repoussait loin de ce qui la captivait.

Cette soirée terminée, comme la première entrevue, par un orage et par un mécompte, fut néanmoins l'origine de relations qui bientôt devinrent presque quotidiennes entre ces pauvres êtres endoloris des coups de l'infortune, et sans force pour lutter contre la puissance cachée qui tenait entre ses mains leurs destinées. Bientôt la mère et le fils, la tante et la nièce se laissèrent glisser sur la pente qui les poussait les uns vers les autres. Entre eux des liens secrets existaient que les plus sombres confidences suffirent à faire paraître et à consolider. Même passé de deuil et d'épreuves, de luttés et de pauvreté; même tendresse chez les deux vieilles femmes pour les enfants dont elles étaient les esclaves; même passion d'art, même idéal dans l'âme de ces jeunes gens que Dieu semblait avoir servis de tous les biens de la vie pour les pouvoir combler plus largement de tous les dons du génie.

Une foule d'occasions d'ailleurs les mettaient en présence et les rapprochaient.

Malgré l'époque avancée, le succès de Rosen de Kerlo grandissait chaque jour et prenait les proportions d'un événement parisien. Elle était sollicitée, accueillie, fêtée non seulement dans les concerts publics que des impresarios organisaient pour la faire entendre, mais dans tous les salons demeurent ouverts et dont elle était promptement devénu l'étoile indispensable. Son nom, partout répété, entouré d'une vague légende de malheur et de virginal héroïsme, remplissait les journaux et resplendissait sur les affiches. Avec ce nom, le public avait appris à redire et à saluer celui du compositeur dont l'artiste avait révélé le talent et mis les œuvres à la mode. La bonne tante Rose n'en croyait pas ses yeux lorsqu'elle contemplait les paquets de billets de banque et les petits rouleaux d'or que chaque engagement nouveau faisait tomber dans ses mains. "Je marche en pleine victoire, disait-elle à Mme de Røder. Danaë ressuscite et c'est en moi qu'elle s'incarne. Pourvu que tout cela ne soit pas un rêve et que je n'aie pas méveillé tante Rose comme devant! J'ai oui dire que les caprices de Jupiter ne duraient guère!"

Chez Marc de Røder, l'espérance et l'aisance avaient aussi pénétré comme de chauds rayons du soleil après un hiver prolongé. Ses mélodies éditées se vendaient rapidement. Quel changement pour tous ces pauvres êtres! Quelle douce halte dans la voie douloureuse qu'ils avaient si longtemps suivie! Qu'il la vie n'est donc pas toujours et uniformément cruelle! On peut donc être heureux autrement qu'en rêvant?

— a suivre

On peut donc croire, espérer, regarder le ciel et la puissance voilée qui plane sur le monde non pas avec des larmes dans les yeux, des supplications ou des imprécations aux lèvres, mais avec le sourire et la gratitude et la confiance paisible de la sécurité conquise?

Et les uns et les autres songeaient que ce changement méritait de leur rencontre. Mutuellement, ils s'en attribuaient en secret la plus grande part. Ils se voyaient presque chaque jour, se retrouvaient tous les soirs, s'accoutumaient à ne plus savoir se passer de ces occasions qui les rapprochaient. Sans en venir trop vite aux intimes confidences, aux complaisants épanchements, madame de Røder et mademoiselle Rose pénétraient en de longues causeries dans leurs existences réciproques. Certaines parties de leur histoire demeuraient volontairement inexploitées, par discrétion peut-être ou par respect des morts, auteurs disparus des souffrances éprouvées.

Mais tout en travaillant à quelque ouvrage de couture tandis que les jeunes gens étudiaient une mélodie ou bien une partition, tante Rose racontait longuement et volontiers son cher pays d'Auray; elle en énumérait les charmes et les mérites, interminablement. Elle disait comment son frère, René de Kerlo, capitaine de cabotage, était mort en mer après avoir perdu sa femme, laissant un fils de deux ans qu'elle avait aussitôt adopté comme son enfant, qu'elle avait élevé, soigné, chéri d'une tendresse passionnée. Elle racontait, sans se lasser, comment le petit Pierre l'avait payée de ses peines par sa gentillesse et son charme, comment il avait grandi sans la quitter jamais, rêveur et doux, studieux et tendre, ingénieux à retenir les vieilles chansons des bardes et à composer lui-même des ballades, à sentir des rimes qui bourdonnaient sur ses jeunes lèvres comme des abeilles d'or autour d'une rose de mai.

En pleurant, elle disait encore comment Pierre avait quitté la Bretagne, malgré conseils et prières, pour venir chercher à Paris, qu'il n'entrevoit dans ses visions de poète tel qu'un Eldorado mystérieux, la gloire et la fortune. Plus vaguement, elle indiquait les déceptions du malheureux et les consolations que sa folle jeunesse avait cru trouver dans l'amour d'une femme aussi légère que jolie... la mère de Rosen.

Puis venait la série lugubre des malheurs succédant aux malheurs comme les coups de marteau se suivent sur l'enclume du forgeron. La guerre de 1870 faisait de Pierre un soldat; Buzenval faisait du soldat un blessé; et tante Rose était accourue pour soigner son enfant, des que Paris avait ouvert ses portes. Elle l'avait sauvé, cette fois encore, mais non pas pour longtemps. Demeuré près de lui, elle avait accepté la tâche que repoussait la frivole insouciance de l'épouse. Bientôt elle avait eu à lutter contre la misère; elle avait vendu bribe à bribe, comme on donne au bourgeois des lambeaux de sa chair, sa terre familiale, son cher manoir d'Auray. Et Pierre était mort après des catastrophes dont l'image même ne pouvait être évoquée.

Dès lors il avait fallu subvenir, seule et dépourvue de tout, aux besoins de l'orphelin délicate et souffreteuse. Il avait fallu travailler pour gagner du pain, vivre au jour le jour avec beaucoup de soucis, bien des efforts, beaucoup d'humiliations et d'approches. Et la vieille fille disait tout simplement, sans orgueil et sans amertume, riant au milieu de ses larmes de quelques railleries faites sur elle-même, frissonnant parfois, malgré son courage, lorsque ses souvenirs se précisaient davantage ou quand l'idée lui venait que ce passé pourrait redevenir le présent.

— a suivre

Lorsqu'une jeune fille ne se marie pour avoir un chez-elle, elle a le chez-elle, mais n'a pas longtemps le mari.

## DECES

FRASA.—Décédée le 18 octobre, 1923, à 8 h. 30 du soir, âgée de 76 ans, Mme. H. Frasa, née Anna Morris, native de Sligo, Irlande, et habitant la Nouvelle-Orléans depuis 54 ans.

L'inhumation a eu lieu le 20 octobre, 1923 dans le cimetière St. Louis No. 3, avenue de l'Esplanade.

## FAITS DIVERS

Pour un vrai célibataire, les femmes ressemblent à un arbre de Noël! dès qu'il a pris tout ce qu'il y avait à prendre, il ne s'en préoccupe plus.

Une femme est un être à qui vous dites vos secrets, qui ne les oublie jamais et qui ne vous permet pas de les oublier.

Pour éprouver la jeune fille que l'on veut épouser, on doit lui dire que l'on a chez soi 78 paires de chaussettes percées et 18 chemises qui demandent à être reprises.

La vie est courte, mais pour un célibataire il reste toujours du temps pour le flirt.

Le célibataire ne doit pas oublier que quelques jeunes filles peuvent changer plus facilement leur figure que leur esprit.

On reconnaît un homme par ses bretelles, mais un amoureux par le monogramme de sa boucle de ceinture.

Dieu créa d'abord l'homme, puis, il fit la femme, — et, pour dédommager l'homme, il créa le tabac.

La fureur est un mot qui exprime le plaisir que ressent une jeune fille qui vient de se faire embrasser.

Une femme fait oublier à un homme bien des tracasseries qu'un... célibataire n'a jamais.

Un peu de science est une chose dangereuse, mais une petite veuve est encore plus dangereuse.

Dans une noce, le marié fait toujours l'effet d'un morceau de verre dans un écrin de diamants.

Le Japon vient de construire deux mats pour la télégraphie sans fil. Ces mats ont 660 pieds de hauteur.

L'eau conduit le son mieux que l'air.

On a extrait 250,808,000 tonnes de charbon en Angleterre durant 1922.

Sur 6,600 espèces de fleurs cultivées en Europe, 420 seulement possèdent un parfum agréable, 3,880 ont une odeur dangereuse et 2,300 n'ont aucun parfum.

L'Académie Française a été fondée par le cardinal de Richelieu le 2 janvier 1635. L'Académie se compose de quarante membres appelés Les quarante immortels.

En 1793 l'Académie Française fut supprimée par la Convention et rétablie deux ans plus tard.

Durant 20 ans, un garçon d'ascenseur d'un édifice de New-York a parcouru dans son ascenseur 2,005,563 voyages entre les différents étages.

En 1660, un nommé Pierre Aigron fut excommunié par Mgr de Laval pour avoir vendu de l'alcool aux savages.

## Si Affaiblie, elle ne pouvait qu se trainer

Une dame de la Floride était dans une condition misérable, mais dit-elle, elle a recouvré sa santé.

Blountsville, Floride.—En expliquant comment elle découvrit la bonté du Cardui dans le retour d'âge, Mme Ella M. Bailey, de cette place, dit: "Je devint si faible que je ne pouvais pas me remuer sans effort. Je savais la cause, mais je ne pouvais pas me remettre.

"Je me trainais seulement et étais très nerveuse. J'étais sans repos et ne pouvais pas m'asseoir longtemps, et si faible que je ne pouvais pas me tenir debout. C'est un bien misérable malaise.

"J'étais accablée et sans cœur. "Après un moment je me suis décidée qu'il n'y avait plus rien à faire, que cela ne valait pas la peine d'essayer de me guérir. Ceci n'est pas fait pour guérir quelqu'un, mais au contraire pour le rendre pire.

"J'avais entendu parler de Cardui et j'avais pensé que cela aurait pu me fortifier. Une de mes voisines l'avait employée avec de bons résultats.

"J'ai donc pris une bouteille (de Cardui); j'ai tout de suite senti que je n'étais plus si nerveuse, j'ai donc continué à en prendre.

"Un peu à la fois, mon état nerveux se remit, je commençai à mieux manger et à mieux dormir et ce n'était pas bien longtemps avant que j'étais tout à fait remise.

"Le Cardui a fait des merveilles pour moi et j'aime certainement à le recommander."

Des milliers de femmes ont écrit pour dire combien elles avaient été remises en bonne santé par le Cardui et pour le recommander aux autres femmes.

Le Cardui a été employé extensivement depuis plus de 40 ans pour le traitement des maux de la femme. Les bons pharmaciens, partout, vendent le Cardui, le tonique pour

**CUNARD**  
En France en 6 jours ou moins, sur un des "Trois Géants" partant chaque Mardi pour Cherbourg—  
**BERENGARIA AQUITANIA MAURETANIA**  
Courtisols. Confort. Cuisine par excellence.  
Renseignez vous chez l'agent de la Cie Cunard, 205 Rue St. Charles, Nouvelle-Orléans, Louisiana.